

Comptes-rendus des tables rondes et séminaires

« Sport »

« Réflexion sur les évolutions contemporaines des collections sportives ».

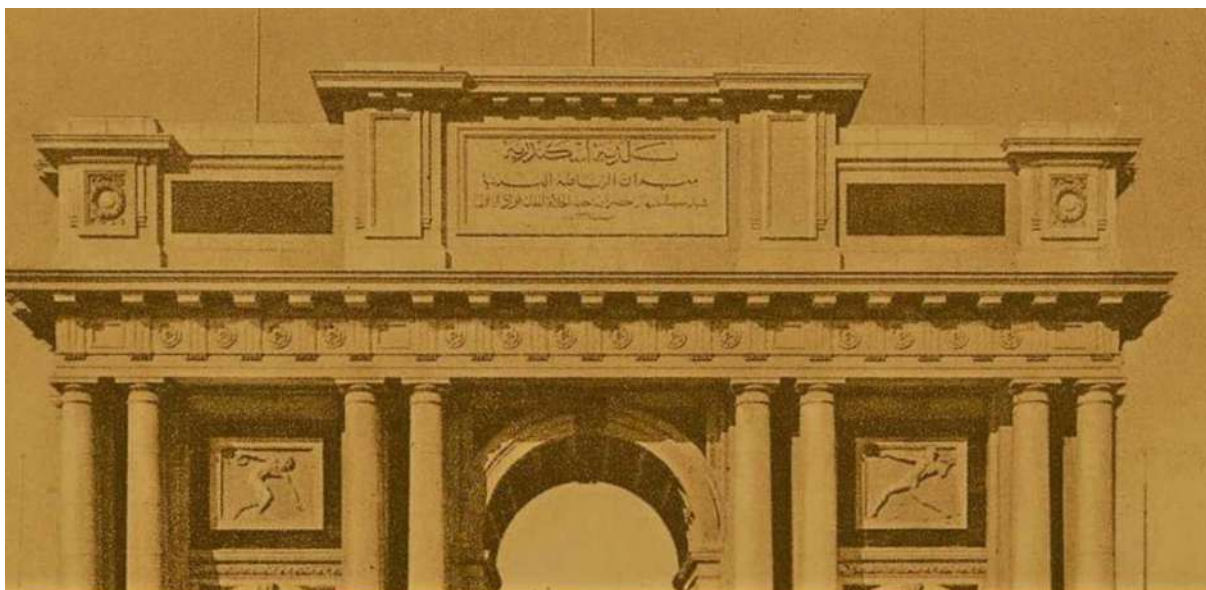
Alexandrie, Egypte, 23-25 septembre 2018

Séminaire ICOM-ICMAH en collaboration avec l'Université Senghor.

Ce séminaire a pour ambition d'inviter des universitaires, des conservateurs et des praticiens du sport à une réflexion sur les évolutions des collections sportives à partir d'une ré-interrogation de la notion « d'idée sportive » en Afrique. Le sport dans l'art, et l'art au service du sport permettent d'aborder le phénomène sportif sous l'angle historique, sociologique et économique tout en lui donnant une nouvelle place dans la société africaine contemporaine.

Participants :

- **Jean-François Faü**, représentant de l'Université de Senghor
- **Marie Grasse**, directrice et conservatrice en chef du patrimoine au Musée National du Sport (marie.grasse@museedusport.fr)
- **Bely Hermann Niangao**, directeur des expositions et de la Médiation au Musée national Ougadougou et conservateur de musée
- **Islam Assem Abdelkareim**
- **Abdel Aziz Salah Salem**, professeur d'archéologie à l'Université du Caire



Séminaire sur les collections sportives

23 au 25 septembre 2018
à Alexandrie

salle de conférences Paul Desmarais de l'Université Senghor

Séminaire de
réflexion sur les évolutions
contemporaines des
collections sportives, à partir
d'une ré-interrogation de la
notion « d'idée sportive »
en Afrique.

23 septembre

09h30 : café d'accueil à l'Université Senghor

10h00 : Mot de bienvenue du recteur de
l'Université Senghor, et du président
ICOM/Egypt

10h15 : Exposé introductif du représentant
du sporting club, Abdel Rahman Abbas
« Projet de musée sportif au sporting club »

10h30 : Exposé introductif du représentant
du Comité Olympique égyptien, Hassan
Abbas Amar, « Le Musée du Comité
Olympique égyptien »

11h00 : Exposé introductif du représentant
de ICOM/Egypt : Mohamed El Maguid,
« Classification des musées en Egypte »

11h30 : Exposé introductif du représentant de

l'Université Senghor : Jean-François Faü, « Le
phénomène de Clubs en Egypte : un leg
colonial »

12h30 : Déjeuner à l'Université Senghor

14h00 : Visite guidée du Stade d'Alexandrie

24 septembre à l'Université Senghor
09h30 : Marie Grasse (Musée des sports de
Nice) : « Le musée du sport et ses collec-
tions »

10h15 : Bely Hermann (Musée national/
Ouagadougou) : « muséographie et sport
au Burkina Faso »

11h00 : Pause café

11h30 : Abdoulaye Camara (IFAN/Dakar) :
« La lutte au Sénégal, un patrimoine
national »

12h45 : Déjeuner à l'Université Senghor

14h00 : Islam Assem (H.I.T.H.R) : « Le stade
d'Alexandrie, une nouvelle lecture »

14h45 : Abdel Aziz Salah Salem (Université
du Caire) : « Les musées sportifs en Egypte
à travers les âges: Réalité et défis »

15h30 : Dina Ezzedine (Université du Caire) :
« Les collections sportives en Égypte »

16h15 : Hussein El Shabouri (Université
d'Alexandrie) - Conclusions du séminaire

17h15 : discussion

25 septembre au Caire

09h00 : Départ en bus au Caire, visite du
musée olympique égyptien.

FOREWORD

This seminar aims to invite academics, curators, and sports practitioners to reflect on the developments of sports collections through a reexamination of the concept of "sports idea" in Africa.

This event will seek to identify the elements that underpin the longevity and vitality of new contemporary themes related to sports in the African continent, whether it be football or wrestling.

From antiquity to the present day, sports, and specifically athletes, have been represented and valued in art through sculpture, ceramics, engravings, and photography. Beyond the aesthetic inspiration of the human body, portrayed in almost perfect proportions, the artist suggests movement and motion while highlighting human qualities such as agility, intelligence, or cunning. This is the aesthetic of sports in service of social ethics.

Art can also testify to the evolution of certain sports specialties and the development of supporting techniques for these disciplines within sports collections. This development also allows for the analysis of various treatments of the theme of sports in contemporary art, from the FIAC to international collectors' exhibitions.

Thus, sports in art, and art in service of sports, provide a way to approach the sports phenomenon from a historical, sociological, and economic perspective while giving it a new place in contemporary African society.

AVANT-PROPOS

Ce séminaire a pour ambition d'inviter des universitaires, des conservateurs et des praticiens du sport à une réflexion sur les évolutions des collections sportives à partir d'une ré-interrogation de la notion « d'idée sportive » en Afrique.

Cette manifestation devra permettre de relever les éléments qui fondent la longévité et la vitalité des nouveaux thèmes contemporains restant liés au sport dans le continent africain, que ce soit le football ou la lutte.

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, le sport, et plus précisément l'athlète, sont représentés et valorisés par l'art, à travers la sculpture, la céramique, la gravure et la photographie. Au-delà de l'inspiration esthétique du corps humain, livré dans des proportions presque parfaites, l'artiste suggère les déplacements et les mouvements, tout en mettant en avant les qualités humaines, comme l'agilité, l'intelligence ou la ruse. Il s'agit de l'esthétique sportive au service de l'éthique sociale.

L'art peut également témoigner de l'évolution de certaines spécialités sportives et de l'élaboration d'une technique de support de ces disciplines au sein des collections sportives. Cette élaboration permet également d'analyser les différents traitements du thème du sport dans l'art contemporain, de la FIAC à l'internationales des collectionneurs.

Ainsi le sport dans l'art, et l'art au service du sport permettent d'aborder le phénomène sportif sous l'angle historique, sociologique et économique tout en lui donnant une nouvelle place dans la société africaine contemporaine.

A propos du séminaire

L'Université Senghor a eu le plaisir d'organiser et d'accueillir à Alexandrie, du 23 au 25 septembre 2018, un séminaire sur les collections sportives, organisé en partenariat avec l'ICMAH, l'ICOM- Egypte, le Musée national des Sports de Nice, le Sporting Club d'Alexandrie et le Comité olympique égyptien. Bien que l'idée d'un séminaire sur les collections sportives en Egypte n'ait pas soulevé un enthousiasme immédiat, il nous a fallu nous rendre à l'évidence que le sujet avait un fort potentiel dans ce pays. Le football y est très populaire, l'Egypte excelle dans le domaine du squash, elle dispose d'infrastructures sportives importantes et nombreuses qui vont lui permettre d'accueillir en 2019 et pour la 5e fois, la Coupe d'Afrique des Nations qu'elle a remporté 3 fois de suite en 2006, 2008 et 2010. Par ailleurs, on trouve en Egypte de nombreuses traces archéologiques de pratiques sportives depuis l'Antiquité. Autant d'atouts pour mettre le sujet des collections de sport au-devant de la scène et susciter des projets de musées ou d'événements culturels mettant le sport et les pratiques sportives au-devant de la scène.

Mais, au-delà du contexte égyptien, le séminaire a été l'occasion de réinterroger la place du sport dans la société africaine contemporaine sous l'angle historique, sociologique et économique à partir d'exemples tirés du Burkina Faso, du Sénégal en plus du cas égyptien. Et je me réjouis qu'à l'issue des échanges, l'idée d'une nouvelle rencontre ait fait jour afin de poursuivre la réflexion sur le développement de collections ou d'expositions sur la thématique du Sport. L'Université Senghor, acteur du développement et du changement en Afrique, est ainsi disposée à accompagner la réflexion engagée ainsi que d'appuyer des projets qui contribueraient au développement de la visibilité du sport, en Afrique, dans sa dimension culturelle.

Thierry Verdel, Recteur de l'Université Senghor

- **Marie Grasse**, « Le Musée national du Sport et ses collections »

La muséographie peut se résumer à « l'ensemble des techniques développées pour remplir les fonctions muséales et particulièrement en ce qui concerne l'aménagement du musée, la conservation, la restauration, la sécurité et l'exposition ». Elle apparaît donc comme un ensemble de techniques permettant de mieux développer le musée.

Les fonctions muséales ne peuvent être bien remplies sans une réelle politique de développement des collections. Et par collection il faut entendre, de manière générale, « un ensemble d'objets matériels ou immatériels (œuvres, artefacts, spécimens, documents d'archives, témoignages, etc.) qu'un individu ou un établissement a pris soin de rassembler, de classer, de sélectionner, de conserver dans un contexte sécurisé et le plus souvent de communiquer à un public plus ou moins large, selon qu'elle est publique ou privée. La nature des collections peut varier d'un musée à un autre, d'une époque à une autre, d'un territoire à un autre suivant des choix opérés par les différentes autorités de tutelle.

En ce qui concerne les collections sportives, elles peuvent être liées aux différentes pratiques physiques et sportives, à l'histoire et à l'évolution technique des équipements et matériels, à l'interprétation artistique (peinture, sculpture, photographique, musicale, arts décoratifs, philatélie, etc.) ou encore l'interprétation des activités physiques. Elles peuvent regrouper aussi les témoignages du phénomène sportif, et de manière plus contemporaine, sous nos cieux, l'histoire des champions et acteurs du sport avec leurs équipements et souvenirs.

Les collections sportives en France, les collections du MNS

S'agissant des collections liées au sport en général, on notera qu'en dehors des musées spécialisés/ de clubs (musée des verts à Saint Etienne, musée de la fédération de Basquet) ou traitant de thématique spécifique (Tenniseum, musée de la boxe ...), les collections des autres musées publics sont essentiellement ethnographiques/de société regroupant entre autres des objets du quotidien.

C'est donc dans les collections de ces derniers musées dits ethnographiques/de société qu'il faut rechercher des objets liés aux pratiques physiques et sportives. Nous disons bien rechercher des objets liés aux pratiques physiques et sportives car il n'existe pratiquement pas de collections uniquement « sportives » au sens moderne du terme. En effet, il n'y a pas de collections typiquement sportives, inventoriées telles celles du Musée national du sport. Ce dernier œuvre depuis cinquante ans, pour

réunir une collection destinée à permettre la compréhension du phénomène sportif sous l'angle historique, sociologique, anthropologique ou économique. Ces collections de matériaux, de tailles et d'aspects très variés, datent pour les plus anciennes du 16^e siècle et pour la grande majorité des 19^e et 20^e siècles. Les acquisitions contribuent à remplir l'une des missions du musée, à savoir construire et affirmer son statut d'établissement représentatif du patrimoine sportif français, de lieu de mémoire, d'espace éducatif, et de terrain de recherche scientifique.

Le MNS se trouve actuellement en possession de 43 000 objets. La collection d'affiches est le plus important fonds du musée (près de 20 000). Jean Durry, premier directeur de l'établissement, en a initié très tôt la collecte. Comme celles des Beaux-arts (peinture, sculptures, dessins, ...). Cette démarche témoigne de la dimension historique et artistique des premières acquisitions. En tant que musée de société, le MNS a également le rôle d'acquérir, de conserver et de valoriser une collection ayant un intérêt artistique et émotionnel révélant de quelle manière le sport et son histoire ont inspiré des artistes tels que Pablo Picasso, Nicolas de Staël, Alfred Boucher, Robert Delaunay, Maurice Denis pour ne citer qu'eux.

En tant qu'objets sacrés, témoins des exploits d'un athlète et de moments marquants de l'histoire du sport, les tenues et matériels de sports ont également une place importante dans les collections du musée. Objets de victoires ou de défaites, les trophées et les médailles sont aussi des pièces qui parlent d'une époque, d'un artiste, d'une équipe ou d'un joueur. Ce domaine permet d'inscrire le sport dans les savoir-faire artistiques. D'autre part, elle constitue une pièce essentielle du rituel sportif. Tout grand événement est assorti d'un trophée (Coupe du monde, Championnat de France, Coupe de France ou de la ligue), d'une médaille. Enfin, les objets du quotidien témoignent également de l'omniprésence du phénomène sportif au sein de la société (jouets, publicité, vie domestique) et construisent nos souvenirs, notre culture populaire.

Mise en valeur du patrimoine sportif

L'ambiguïté du sport qui est dans l'action, le présent, le mouvement, l'émotion et le musée qui demeure statique, Qui expose des objets inanimés dans la durée... Comment un établissement muséal peut-il transcrire ces émotions intangibles en présentant des vêtements et des accessoires sous vitrines ? Comment peut-il les partager avec le public ?

Aussi, au lieu d'associer systématiquement ces objets à un film ou à un commentaire, au risque de rendre encore plus dérisoire la trace qu'il nous reste de l'événement auquel ils ont été associés, le parti pris du Musée national du sport, ouvert à Nice, en 2014, dans sa nouvelle muséographie, est de présenter les collections à un moment donné de leur histoire, à

l'instant « t » d'un moment historique sportif. Tantôt un grand bi juxtapose le vélo de cyclisme sur piste, des JO de Londres 2012... démontrant ainsi derrière la sacralisation de l'objet utilisé par Mickaël Bourgain... toute l'évolution technologique de la forme, des matériaux, du poids qui ont ainsi contribué à l'avancée mécanique de la discipline ; tantôt le short et le peignoir de Marcel Cerdan font appel à l'imaginaire collectif du « bombardier marocain » qui va battre Tony Zale en nous propulsant parallèlement sous les feux des projecteurs de la même Piaf ; ou encore la montre de Pierre Mazeaud symbole de son ascension de l'Everest et de sa durée, ou le piolet de Maurice Herzog (ascension controversée de l'Annapurna en 1950), nous rappellent qu'ils ont influencés des centaines de jeunes montagnards en herbe, en soif de liberté...

Il est par ailleurs, impossible de restituer dans l'espace confiné d'une structure muséale la profusion et la diversité du fait sportif, les dizaines de milliers de spectateurs qui vibrent et s'interpellent au rythme d'un match et qui font la fête les soirs de victoire... et difficile plus encore, d'en mesurer l'impact sociétal. Le Musée National du sport est à la fois l'écrin d'objets ayant appartenu à des sportifs et interroge également plus largement sur le reflet que ces témoins donnent à l'histoire de notre société. En ce sens, le musée est un atelier de réflexion proposant de larges problématiques à partir desquelles peuvent être élaborées des expositions. En ce sens, il est le « musée social » de Lévi-Strauss dans le rôle qu'il se proposait de lui donner : apprendre à mieux se situer dans la société dans laquelle nous vivons et en être un témoin privilégié.

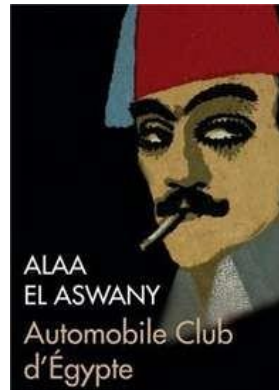


- **Jean-François Fau,** « Le phénomène des Clubs en Egypte : un legs colonial »

À la fin du XIXe siècle, les communautés étrangères résidant en Égypte s'intéressèrent à la création d'associations communautaires en fondant plusieurs clubs sociaux et sportifs. Ce système a atteint son apogée au début du XXe siècle dans des villes comme Alexandrie, Port- Saïd et Le

Caire. Parmi ces clubs, on peut citer : le Club d'escrime, le club grec sportif, Million grec pour la gymnastique, groupe d'amateurs de cyclisme, Union nationale italienne, Club de boxe à Cléopâtre, Club d'escrime égyptien, Club mixte italien, le Football Club Savoia, etc.

Ensuite, les Égyptiens fondèrent, à leur tour, plusieurs clubs parmi lesquels : Al Seka Al Hadid- Al Ahly Club (club national) - Sporting Club- Al Jaziera Club- Heliopolis Club- Maadi Club... etc.



Les clubs communautaires constituaient la majorité des clubs égyptiens (26 en 1908). De plus, ils disposent de grands potentiels ; ses membres appartenaient à la classe dominante, jouissant de la protection des autorités et des représentations diplomatiques. Beaucoup des membres de ces clubs avaient fait leurs études en Europe, et, de fait, entretenaient des liens étroits avec des fédérations sportives à l'étranger. En opposition, les clubs coloniaux anglais, essentiellement tournés vers les sports traditionnels britanniques comme le tennis, le football et le cricket, tournèrent le dos à une structure sportive *ad aegyptum*. Seul le football échappa à ce renfermement communautaire.

La présence de tous ces clubs exigeait la mise en place d'un système afin de pouvoir organiser et gérer les différentes compétitions touchant toutes les disciplines. Ainsi, la Fédération mixte des clubs sportifs a été fondée en 1908 sous la présidence de M. Angelo Bolanaki (alexandrin d'origine grecque). La plupart de ses membres étaient des étrangers (en raison de la situation politique de l'Égypte à cette époque). Le français était la langue officielle de cette fédération ainsi que de tous ses documents, statuts, résolutions et procès-verbaux. Cette fédération a commencé à organiser les championnats égyptiens de 1908 à 1910 et à conclure des accords internationaux entre l'Égypte et d'autres pays tels que la France, la Norvège et la Hongrie. En outre, certaines fédérations sportives ont été créées en 1910 : athlétisme, natation et cyclisme. Seuls les clubs coloniaux anglais refusèrent d'adhérer à la Fédération mixte des clubs sportifs.

Angelo Bolanaki fut le premier athlète en Égypte à participer à des compétitions sportives internationales. Il fonda, après sa retraite sportive, le General Sport Club, à Alexandrie, qui devint, en 1910, la Fédération sportive d'Égypte, placée sous les auspices de Khédive Abbas Halim II et du prince Omar Tosun. Entre-temps, le comte Pierre De Coubertin, président du Comité International Olympique, avait nommé M. Angelo Bolanaki membre du Comité International Olympique et son représentant en Égypte.

Le club Al Olympia d'Alexandrie :

Le Club Al Olympia est des plus anciens clubs d'Égypte, basé à Alexandrie et fondé en 1905 par Mukles El Bagoury. A son retour de Grande-Bretagne, Al Bagoury, impressionné par l'ambiance des clubs anglais, et surtout le foot, fonda le club Al Olympia, sous son premier nom : L'Etoile rouge. Etant fonctionnaire des douanes égyptiennes, il inscrit ses collègues au club et, en 1905, demanda à Sami Hassan, directeur des douanes d'Alexandrie, d'en devenir le directeur.

1924 : JO de Paris. Les membres du club font partis de la sélection égyptienne menée par Al Nabil Abbas Hosni, et gagnent des médailles en boxe, lutte et foot. Au retour des athlètes en Egypte, le club prend le nom d'Al Olympia, et se spécialise en foot et en tennis.

1930 : Hassan Sabry Pacha, frère de la reine Nazly et oncle du roi Farouk, est nommé président du club. Il achète plusieurs joueurs de foot de hauts niveaux. Cette politique dynamique permet à l'OC de remporter par deux fois la coupe d'Égypte, en 1932 et 1933.

Naissance du football institutionnel égyptien :

Au départ ce sont les administrateurs coloniaux que l'on retrouve à la tête du développement du football et de la création des différents clubs, notamment au Caire. Le 8 Décembre 1905 est formé le Club des Hautes Ecoles sous l'impulsion de fonctionnaires britanniques se trouvant dans la capitale égyptienne. Douze ans plus tard, d'autres administrateurs européens fondent l'Union sportive mixte, al Ittihad al-Riadhi al- Mokhtalit.

Les fondations du football égyptien sont installées. Néanmoins, le nationalisme égyptien y voit très rapidement une fenêtre de tir pour faire avancer ses idées. Le premier président du Club des Hautes Ecoles est d'ailleurs un ami de Mustafa Kamil, il s'agit d'Omar Lotfi Bey. Il va utiliser ce club comme un moyen de lutter contre l'occupation britannique. La section football du club voit le jour en 1911. Un de ses



premiers actes de président sera la transformation en club civil mixte. Ses couleurs sont le rouge et le blanc, celles de l’Egypte et du pouvoir royal. Puis à partir de 1925, le club n’accepte plus que des membres égyptiens ; il est placé sous la protection du roi Fouad en Janvier 1929. C’est dans ce contexte que naît le Sporting Club d’Al-Ahly, un nom qu’il adopte en 1907.

De son côté l’Union sportive mixte devint le Nadi Ezzamalek, puis le Zamalek S.C et le grand rival du premier. Le plus grand derby égyptien de football est né. La ferveur et le succès que provoquent ces deux clubs poussent à la création de la Coupe du Sultan en 1917. Lofti Bey va alors créer grâce à l’aide d’autres clubs (notamment le Nadi Ezzamalek) l’Union égyptienne de football qui obtient son adhésion à la FIFA en 1923. Une adhésion obtenue grâce à l’approbation de l’ancienne puissance britannique dont la présence officielle en Egypte a pris fin un an auparavant. Le Royaume-Uni adopte une nouvelle politique sportive en laissant l’Egypte s’émanciper sportivement afin de donner l’impression d’une indépendance complète. Une manœuvre servant notamment à minimiser la présence britannique au Canal de Suez évoquée plus haut.

Cette méthode d’action s’oppose à celle de la France qui préfère intégrer les sportifs que de créer des fédérations sportives distinctes même dans le cadre d’un protectorat. L’exemple le plus célèbre est celui du joueur marocain Larbi Benbarek qui a porté le maillot de l’équipe de France sans jamais avoir été de nationalité française. Nous reviendrons sur ce point.

Les footballeurs du Nil à la conquête de l’Europe :

Hussein Hegazi est le premier Égyptien à jouer dans un championnat anglais comme attaquant, d’abord à Fulham en 1911, puis à Millwall l’année suivante, avant de poursuivre une carrière au niveau universitaire à Cambridge où il part étudier en 1913. Footballeur et étudiant, Mohamed Latif imite l’exemple d’Hegazi en 1935 en suivant les cours du Jordanhill College à Glasgow et en jouant quelques matchs, sous les couleurs des Rangers. Ensuite, et beaucoup plus tard, en 1970, Latif devint le commentateur vedette des matchs de football à la télévision égyptienne.

Enfin, Tewfick Abdallah, surnommé « Toothpick » (cure-dent) en raison de son physique gracile, fait ses débuts en octobre 1920 dans l'équipe de Derby County face à Manchester City. Vétéran de la première guerre mondiale dans les rangs de l'armée britannique, joueur remarqué pour sa technique individuelle, il joua en Angleterre jusqu'en 1924. Pour tous, la pratique du football ne représente qu'une des étapes de leur initiation à la modernité britannique, notamment le libéralisme économique et la démocratie politique.

Les talents des footballeurs égyptiens ont commencé à être reconnus dans les compétitions internationales. L'Union égyptienne de football est admise en 1923 au sein de la Fédération internationale de football (FIFA), un an après la déclaration britannique accordant la pleine souveraineté à l'Égypte. Dès l'année suivante, la Sélection égyptienne remporte une victoire au premier tour du tournoi olympique de football des Jeux de Paris. Le 29 mai 1924, au stade Pershing de Vincennes, les footballeurs du Nil disposent d'une des meilleures équipes face à la Hongrie, puis sont ensuite éliminés par la Suède en quart de finale.

L'équipe égyptienne est la première formation à représenter l'Afrique à une phase finale de Coupe du monde. Qualifiée pour l'édition italienne de 1934, elle s'incline au premier tour face à la Hongrie.

Ces performances permettent à certains des joueurs d'être engagés par des clubs européens. Le gardien de but Mostafa Kamel Mansour disputa la saison 1938-1939 dans les rangs des Queen's Park Rangers, alors que le milieu de terrain Ismaël Raafat joua au FC Sochaux pendant la saison 1935-1936 puis au FC Sète, où il disputa vingt-six matchs la saison suivante avant de quitter le club sans autorisation en juillet 1937 pour rejoindre les rangs du Tram sports d'Alexandrie.

L'autre face des clubs en Egypte, Alexandria Cricket Club :

Ce club a été fondé en 1851, à Alexandrie, par des résidents anglais et se développa après l'ouverture du Canal de Suez, en 1869, puis son activité sportive se poursuivit jusqu'à sa fermeture, en 1948. Composé majoritairement de militaires, avec une rotation assez fréquente, les joueurs égyptiens furent souvent ignorés, et un seul put évoluer au sein de l'équipe de cricket d'Alexandrie : Abdu Hussanein.

Un des plus grands joueurs de cricket évoluant en Afrique du Sud, John Traicos, était né en 1947 à Zagazig où sa famille s'était fixée. Athanasios Traicos, son nom à l'Etat Civil, était le second enfant d'une

famille grecque originaire de Lemnos. En 1948, les Traicos émigrèrent à Fort Victoria, actuellement au Zimbabwe, où il prit le nom de John et découvrit le cricket !

D'autres clubs ont été créés par l'armée britannique qui a commencé à dominer ce sport au niveau de l'Égypte et du Soudan. En octobre 1884, une équipe combinée de l'armée et de la marine ont joué un match contre A Shaw's XI qui se rendait en Australie pour une série Ashes.

A partir de 1900, le cricket était devenu la principale activité sportive et sociale de la communauté britannique. Les standards étaient suffisants pour que le club de cricket de Marylebone (MCC) de Londres envoie une équipe en tournée en 1909. Une équipe nationale égyptienne fut créée pour l'occasion. Le MCC a joué trois matchs contre eux, et ont gagné deux parties. Ils ont également joué des matchs contre des clubs locaux ainsi que contre diverses équipes représentant les militaires et la population civile. Une série de match retour a eu lieu trois ans plus tard, et une équipe combinée de l'Égypte et du Soudan joua contre le MCC un match de deux jours sur Lord's, stade de cricket à Londres.

L'équipe de Free Foresters était la troisième équipe de la tournée de 1927, jouant deux fois contre l'équipe nationale égyptienne, perdant le premier match et remportant le deuxième. Hubert Martineau, qui affronta régulièrement l'Égypte était l'un des joueurs vedettes de l'équipe de Free Foresters qui fit une tournée en Egypte, chaque année entre 1929 et 1939. Les tournées comprenaient généralement deux matchs contre l'équipe nationale ainsi que des matchs contre des équipes du club et des équipes militaires.

Malgré ces rencontres internationales, le niveau du cricket dans le pays a commencé à décliner à partir de 1930. Ce sport étant dominé par l'armée, les joueurs sont souvent changés, au gré des mutations des militaires, menant à un manque total de cohérence au niveau technique. Les joueurs égyptiens furent très souvent ignorés.

Les tournées internationales se sont arrêtées avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Durant la durée du conflit, les matchs furent considérés seulement comme des activités de loisirs pour les troupes stationnées dans le pays, tout comme le basse-ball pour l'US Army. L'équipe nationale n'a jamais joué à nouveau après la guerre

Le cricket, le rugby et le squash ont également été pratiqués au Victoria College à Alexandrie et au Caire.

Des tentatives ont été faites pour relancer le cricket, avec une équipe égyptienne en tournée en Angleterre en 1951, jouant contre le MCC sur Lord's, stade de cricket à Londres.

Pour l'anecdote, Omar Sharif, Star du cinéma et joueur de bridge était membre de cette équipe. Les joueurs de ces clubs étaient issus des classes supérieures qui soutenaient la monarchie égyptienne. C'est pourquoi la Révolution des « Officiers libres » de 1952 apporta un coup fatal au cricket égyptien. Considéré comme sport colonial par excellence, la greffe n'a pas prise, contrairement au sous-continent indien. Ainsi le cricket, tout comme l'escrime (sport monarchique), disparut des écrans des clubs dès 1953 avec la proclamation de la république initialisée par les officiers libres.

Dernier soubresaut en 1954, Le Gezira Sporting Club a joué un match contre l'équipe nationale du Pakistan, mais le match s'est terminé tôt afin que les joueurs pakistanais puissent visiter les pyramides !

L'expulsion des ressortissants britanniques, en 1956, peu après la nationalisation du canal de Suez sonna le glas de ce sport en Egypte ... en créant un problème d'adhésion !

In fine, l'histoire de ces deux clubs correspond à deux destinées opposées. Le Sporting club, dynamique, a intégré la modernité sportive et a ainsi répondu à la volonté de réforme sociale initiée par Mehemet Ali. L'Alexandria Cricket Club est demeuré une caricature de pouvoir colonial. Engoncé dans une forme sociale d'apartheid de fait, il fut incapable d'intégrer cette même modernité, celle de l'esprit des Jeux olympiques qui contribuèrent, durant la première partie du XXe siècle, à l'émancipation des pays dominés ou colonisés.

- **Bely Hermann Niango**, « La muséographie et le sport au Burkina Faso »

Sans verser dans une dissertation sur les concepts ni dans des querelles d'écoles, retenons tout simplement que la muséographie peut se résumer à « l'ensemble des techniques développées pour remplir les fonctions muséales et particulièrement en ce qui concerne l'aménagement du musée, la conservation, la restauration, la sécurité et l'exposition ». La muséographie apparaît donc comme un ensemble de techniques permettant de mieux développer le musée. Elle est beaucoup plus pratique tandis que

la muséologie, notion voisine, serait une discipline plus théorique se proposant le musée comme objet d'étude. Un peu comme une « science des musées » et qui va interroger le champ muséal, notamment la place du musée dans nos sociétés.

Les fonctions muséales ne peuvent être bien remplies sans une réelle politique de développement des collections. Et par collection il faut entendre, de manière générale, « un ensemble d'objets matériels ou immatériels (oeuvres, artefacts, mentefacts, specimens, documents d'archives, témoignages, etc.) qu'un individu ou un établissement a pris soin de rassembler, de classer, de sélectionner, de conserver dans un contexte sécurisé et le plus souvent de communiquer à un public plus ou moins large, selon qu'elle est publique ou privée ».

La nature des collections peut varier d'un musée à un autre, d'une époque à une autre, d'un territoire à un autre suivant des choix opérés par les différentes autorités de tutelle.

En ce qui concerne les collections sportives, comme l'a évoqué précédemment Docteur Marie Grasse, elles peuvent être liées aux différentes pratiques physiques et sportives, à l'histoire et à l'évolution technique des équipements et matériels, à l'interprétation artistique (peinture, sculpture, photographique, musicale, arts décoratifs, philatélie, etc.) ou encore l'interprétation des activités physiques. Elles peuvent regrouper aussi les témoignages du phénomène sportif, et de manière plus contemporaine, sous nos cieux, l'histoire des champions et acteurs du sport avec leurs équipements et souvenirs.

En Afrique et au Burkina Faso en particulier une part belle doit être faite à l'aspect immatériel, comme toujours, avec par exemple les chants et rites qui peuvent accompagner certaines pratiques physiques et sportives. Cela aboutit à classer parmi les collections de sport des objets qui, traditionnellement appartiennent à d'autres catégories du patrimoine. Après cette définition des concepts clés et avant d'aborder la question proprement dite des collections sportives au Burkina Faso, il nous paraît important de dire un mot sur la muséographie au Burkina Faso.

Situé au coeur de l'Afrique occidentale avec une superficie d'environ 274300 km², le Burkina Faso ou pays des "Hommes intègres" compte environs 60 groupes linguistiques dont les plus représentatifs sont les mossi (environs 53%), les dioulas (environs 9%) et les peuls (un peu plus de 7%).

Ces trois langues font office de langues nationales sur l'ensemble du territoire.

Selon les dernières statistiques de la Direction Générale du Patrimoine Culturel (DGPC), on dénombre 35 musées (tout statut confondu) repartis sur l'ensemble du territoire avec une dizaine de musées situés dans la seule province du Kadiogo dont le chef-lieu est Ouagadougou, la capitale. Au nombre de ces musées, on peut citer le Musée national du Burkina Faso qui est un musée ethnographique avec une collection d'environ 12.000 objets inventoriés à ce jour, le musée Sogossira SANON de Bobo- Dioulasso dont la gestion a été transférée à la Commune de Bobo- Dioulasso. Il en est de même pour le musée communal de Gaoua appelé aussi, musée des civilisations du sud-ouest. On peut également citer des musées spécialisés comme le musée de l'armée, le musée de l'eau situé à quelques encablures de Ouagadougou, le musée de la musique, le musée de la poste, le musée de warba de Zorgho, le musée de la pétrographie, le musée de l'Eglise catholique, etc.

Parmi ces musées, 15 musées sont fonctionnels les autres connaissant un fonctionnement irrégulier et quelques-uns demeurant encore à l'état de projet. Mais quid collections sportives ?

Les collections sportives au Burkina Faso.

S'agissant des collections de ces différents musées, on notera qu'elles sont variées. En dehors des musées spécialisés ou traitant de thématique spécifique, les collections des autres musées sont essentiellement ethnographiques regroupant entre autres des objets du quotidien, des armes, de la numismatique, des objets culturels, etc. des différentes communautés du pays.

Par quel mot désigne-t-on le terme sport dans nos langues ? La réponse à cette question que nous avons posée au bend-naaba¹ de Gounghin n'a pas été aisée. Après moults échanges, on notera qu'aucun terme consacré pour désigner le mot sport dans nos langues locales n'existe ! Néanmoins le concept est apparent. C'est ainsi qu'on peut le traduire par "Gniwinsgré" (littéralement échauffement du corps) en mooré, "kawar yiira" en nuni qui rejoint la même conception.

¹ Le tambourineur en chef de la Cour royale à Ouagadougou. Son rôle est d'invoquer les mânes des ancêtres, galvaniser (avec sa troupe) les guerriers, transmettre les messages du chef, etc.

On comprendra aisément pourquoi ce type de collection n'est pas assez développée au sein de nos musées puisque le sport en tant que discipline autonome n'existerait pratiquement pas (en dehors de quelques cas éloquentes chez les, moose, nuna, lyèla, et surtout les san). Il conviendrait alors de parler plutôt de pratiques physiques et sportives, ou d'activités physiques afin de mieux cerner les objets en rapport avec les collections sportives.

C'est donc dans les collections de ces musées dits ethnographiques qu'il faut rechercher des objets liés aux pratiques physiques et sportives. Nous disons bien rechercher des objets liés aux pratiques physiques et sportives car il n'existe pratiquement pas des collections uniquement « sportives » au sens moderne du terme. En effet en dehors de la lutte traditionnelle chez les San (nous y reviendrons), il n'y a pas de collections typiquement sportives, inventoriées telles qu'elles par le département de la conservation du Musée national.

Des activités sportives et des objets y afférents

Sans faire un étalage de toutes les pratiques physiques au Burkina Faso, il est peut-être important d'évoquer l'exemple des camps d'initiation qui étaient des sortes d'écoles de formation pour préparer le jeune adolescent à devenir adulte. Des échanges que nous avons eus avec le Dassasgho-naaba, un des chefs coutumiers de Ouagadougou, c'est au « kéogo », (entendez par là camp d'initiation) que la capacité intellectuelle, physique et morale de l'enfant est mise à l'épreuve. Dès les premiers jours, les "nouvelles recrues" sont circoncises. Après leur guérison, des activités sportives (monter dans les arbres, courir après le gibier, les compétitions de natation, etc.) ont lieu pour leur permettre de se mesurer les uns aux autres, de développer leur potentiel physique.

Nous citons cet exemple, pour souligner le caractère polysémique que peut avoir un objet pris dans ce contexte. En effet, le benda cette parure que les nouveaux initiés portaient après leur circoncision faisait aussi office de tenue de sport. Entre parure ou vêtement et tenue sportive, il appartient au Conservateur qui conçoit une exposition d'en donner la signification suivant le message qu'il souhaite diffuser au sein de son public.

De nombreuses pratiques physiques de cet ordre existent et permettent d'identifier bon nombre d'artefacts qui peuvent être à la fois sportifs et culturels, ou même domestiques.

Le musée du Mogho Naaba, une tentative de création d'un musée du sport

Le musée du Mogho Naaba est un musée privé créé au sein de la cour royale. Son promoteur, l'actuel empereur des moosé le Mogho Naaba Baongo est un fêru de sport, et précisément du football. A l'origine, il s'agissait d'une collection privée d'objets liés au football ou aux pratiques physiques anciennes (comme précédemment soulignées) qui s'est élargie peu à peu à d'autres objets liés aux autres disciplines sportives contemporaines. On y trouve des objets tels que des épées, des harnais, du fer à cheval, tous objets qui évoquent l'art équestre jadis pratiqué dans le royaume moaga. A ce sujet, il faut préciser d'ailleurs que les équipes nationales sportives portent le nom "d'étalon" en référence donc à l'étalon de Yennega, la princesse qui est à l'origine du royaume mossi. Bref...on trouve assez d'objets qui ont trait donc au cheval et à l'art de la guerre.

C'est en 2011 que le Mogho Naaba fit appel à l'expertise du musée national pour la documentation des collections de son musée. La principale entrave au développement de ce type de musée demeure d'ordre déontologique. Cependant, en travaillant à sensibiliser son promoteur, on peut espérer bâtir un vrai musée du sport ou du ballon rond au Burkina Faso.

Le nidoro (ou encore le gmandôrô²) ou trophée de lutte San du musée national de Ouagadougou

En attendant que le Docteur Camara nous parle de la lutte au Sénégal, permettez-moi d'ouvrir une petite fenêtre pour préciser qu'au sein du Musée national du Burkina Faso, il existe une collection de trophées de lutte San ou Samo (un des groupes culturels du Burkina localisé au nord-ouest du pays) qui sont des artefacts en bois taillés en forme de canne symbolisant des animaux de la brousse (figures zoomorphes).



Nidoro zoomorphe



*Nidoro
anthropozoomorphe*

² Pr Ky Jean-Célestin. Le nidoro selon la documentation du Musée national.

Certains autres sont des figures anthropo-zoomorphes et sont associés pour certains à, la force et au courage du vainqueur ou expriment tout simplement le savoir-faire traditionnel lié à la sculpture chez les San. Cette collection est assez modeste (-50 objets) et regroupe des objets, tous en matériau organique, précisément en bois ce qui facilite leur conservation dans notre environnement. Suivant les recherches du Pr Ky Jean Célestin, ces objets ont trois fonctions principales : une fonction décorative, une fonction honorifique et une fonction funéraire. Cependant tous ceux qui existent au Musée national du Burkina Faso, sont plutôt inventoriés comme des trophées donc remplissant une fonction honorifique.

A cette collection d'objets *san*, il faut ajouter les outils et les objets liés à la chasse qui, sous un autre angle, peuvent être comptabilisés parmi les objets liés aux pratiques sportives. Ce sont les équipements de chevaux (pour les courses de chevaux), les armes et autres parures qui leur sont associées. Au final, le contexte muséographique au Burkina connaît des développements ces dernières années et c'est maintenant qu'il faut travailler à structurer le secteur par une bonne formation des professionnels, leur responsabilisation, la sensibilisation des communautés et leur implication dans la promotion des équipements culturels que sont nos musées.

De la nécessité d'enrichir les collections...

Aujourd'hui, le Burkina Faso, s'illustre dans l'organisation de nombreuses compétitions sportives. On peut citer le tour du Faso crée depuis 1987. Mais à ce jour, il n'existe aucune politique au niveau national pour perpétuer le souvenir de ce sport (dont la renommée passe les frontières du pays) ni pour préserver des traces de cette compétition pour l'avenir. Le rôle d'un musée, à notre avis, n'est pas seulement de restituer un passé mais aussi de choisir et de sauvegarder les éléments expressifs des productions contemporaines (à l'instar des patrimoines scientifique et technique) qui sont susceptibles aussi de participer à l'information et à l'éducation les générations de demain.

Comme exemple, en 1998, lorsque le Burkina Faso accueillait la CAN beaucoup de transformations ont eu lieu aux niveaux social (naissance d'une fierté d'être burkinabè et du sentiment d'appartenir à une nation, donc pacification des rapports sociaux), culturel (productions artistiques, musicales, échanges avec d'autres nationalités) et technique (constructions d'équipements et de nouvelles structures d'accueil, etc.). 20 ans après l'on ne se souvient même plus de la mascotte qui avait été fabriquée pour

animer la publicité de cette compétition, l'une des plus grandes sur le continent africain. Et pourtant l'homme de la rue, quand il se remémore cet événement il le fait avec beaucoup de nostalgie.

Ainsi, n'avons-nous pas manqué une occasion de montrer l'importance que peut avoir un musée pour le burkinabè moyen et de corriger ainsi cette vision élitiste que beaucoup se font du musée en l'accusant d'être une création pure et simple par et pour le « blanc » ?

De même, dans le domaine de la boxe, le Burkina Faso connut des heures de gloire avec un certain Nabaloum Dramane dit « boum-boum ». Plusieurs fois champion du monde, ce boxeur a fait rêver plus d'un burkinabè. Comme Thomas Sankara qui est un patrimoine national, « boum-boum » l'a été pendant 6 ans puis il fut rangé dans les oubliettes de l'histoire ! Devenu muezzin d'un quartier populeux de la ville, il sombre aujourd'hui dans l'indigence totale. Et pourtant, il eut fallu créer les conditions pour permettre à ce champion de transmettre ce patrimoine, l'art de la boxe à tous ces jeunes enfants qui rêvaient de devenir « boum- boum ».

En s'investissant dans le sport par la promotion et la sauvegarde des collections sportives, en contribuant à la promotion des disciplines sportives au Burkina Faso, en créant de nouveaux liens (si ce n'est déjà le cas) entre culture-sport-développement, les musées burkinabè iront à la conquête de nouveaux publics. Voici en substance notre contribution à ce séminaire sur les collections sportives, un sujet nouveau dont devrait s'inspirer les nouvelles générations de conservateurs africains.

- **Abdoulaye Camara**, « La lutte au Sénégal, un Patrimoine National »

Cependant, les soirées de lutte envoûtaient encore plus.

Après les huit mois passés à préparer les champs, à sarcler les mauvaises herbes, enfin, à moissonner pour engranger, c'était la « belle saison » pour les paysans.

Celle des jeux gymniques.

Léopold Sédar Senghor, *Ce que je crois*, Grasset, 1988

La lutte sénégalaise (*lamb*³), un patrimoine culturel national pour le Sénégal, est pratiquée par toutes les ethnies. Elle existe sous deux formes

³ Les mots sénégalais en italique sont issus de la langue Wolof.

: la lutte traditionnelle (dite simple) et la lutte avec frappe. Pour chacune des catégories, le principe est le même : le lutteur (*mbeur*) doit terrasser son adversaire dans un combat qui obéit à des règles.

Un patrimoine national

L'initiation à la lutte simple remonte pour beaucoup à l'enfance où elle est encadrée et dirigée par les aînés. Sa maîtrise s'acquiert par la pratique et l'observation. Dans la société sénégalaise, elle est censée apporter à l'adepte des vertus de courage, de dignité et de sportivité.

Pratiquée par toutes les ethnies du Sénégal (Wolof, Sérères, toucouleurs, Diolas...) et dans toutes les régions du pays, elle permet de tisser au sein des groupes constitués des liens de parenté et camaraderie qui sont appelés à se renforcer et à se consolider.



Hamidou Kanel,
1962



Double Less
1984

Du milieu rural au milieu urbain

Dans le monde rural, les séances de lutte ont lieu à la tombée de la nuit (*Mbapattes*) et mettent aux prises les jeunes d'un même village ou de villages voisins ; en milieu urbain, la lutte a lieu dans l'après-midi avant le crépuscule de préférence (*lamb*).

Toutes les luttes sont accompagnées par de la musique (tam-tam, tambours, sifflets, pour une grande part), des chants (*bàkk* du lutteur⁴ et encouragement des griots et griottes ou *ndawràbbin*), des pratiques magico-religieuses (*khons*) conduites par les marabouts des deux camps.

La lutte traditionnelle, la plus pratiquée, mais reste largement rurale

La lutte traditionnelle, plus ancienne, est la plus pratiquée et demeure une activité plus rurale que citadine... les séances de lutte sont organisées de préférence la nuit (*Mbapattes*) après les récoltes. Dans les quartiers urbains elles ont lieu souvent au retour des activités journalières.

Dans cette lutte, les adversaires sont, soit d'un même village, soit de quartiers différents, soit de villages voisins, ou de provinces historiques différentes. Ces combats s'appuient sur la puissance physique, le savoir-faire technique et l'habileté des lutteurs.

La lutte avec frappe, un sport urbain très médiatisé

La lutte avec frappe est, quant à elle, une activité urbaine où des lutteurs maîtrisant les techniques de la lutte traditionnelle utilisent les coups de poing en usage dans la boxe. Un règlement offre à tous les combattants, selon leur catégorie de poids, la possibilité de compétir. Mieux médiatisée, cette lutte, en permettant aux lutteurs de disposer de cachet important, est perçue comme un moyen de valorisation sociale par beaucoup de jeunes disposant ou non d'emplois fixes.

Un règlement appliqué par le Comité national de gestion de la lutte (CNG)

Le règlement de la lutte est appliqué par trois juges arbitres :

- La durée n'est pas définie, elle peut durer deux à dix minutes ;

⁴ Le lutteur chante ses prouesses pour intimider son adversaire

- Le combat se fait à mains nues, sans aucune protection ;
- Le combat se termine:
 - *avec la chute d'un des lutteurs
 - *ou lorsque la tête, les fesses ou le dos du lutteur touchent le sol
 - *ou que les quatre appuis (deux mains et deux genoux) reposent sur le sol
 - *ou lorsqu'un lutteur ne présente plus les conditions physiques ou médicales pour continuer le combat.

Dans le monde rural, les séances de lutte ont lieu à la tombée de la nuit (*Mbapattes*)

En milieu urbain, les séances sont organisées dans l'après midi avant le crépuscule (*Lamb*)

Tournoi de lutte traditionnelle



Les écuries ou clubs sportifs

Les adeptes de cette lutte sont inscrits dans différentes « écuries » (clubs sportifs) enregistrées au Comité national de gestion de la lutte. Au sein des écuries, les relations entre les sociétaires font référence à des critères d'ordre ethniques, ou géographiques... Toutefois, la nouvelle génération des écuries créées (Boulefalé⁵, Ndakarou⁶...) se caractérise par leur diversité ethnique et sociale. Enfin, chaque écurie a son chef (leur champion du moment) ; la règle dans ce milieu impose au chef d'une écurie avant de

⁵ Se foutre de tout et suivre son chemin.

⁶ Nom de Dakar

lancer un défi au champion national (roi des arènes) de vaincre d'abord ses lieutenants ou les adversaires les plus proches du titre.

Les rois des arènes au Sénégal

- 1986-1999 Manga 2 (surnom d'Hyacinthe Ndiaye)
- 1999-2002 Tyson (surnom de Mouhamed Ndao)
- 2002-2004 Bombardier (Surnom de Serigne Ousmane Dia)
- 2004-2012 Yekini (surnom de Yakhya Diop)
- 2012-2014 Balla Gaye 2 (fils de Double Less, un ancien roi des arènes)
- 2014 - 2018 Bombardier
- 2018- actuel Eumeu Sène

La lutte en Afrique de l'Ouest

Sur le plan continental, la lutte simple est pratiquée par l'ensemble des pays de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO). Le championnat de lutte, organisé annuellement, est remporté régulièrement par le Sénégal pour le nombre de médailles par équipe.

Tableau des médailles des éditions du Tournoi de lutte africaine de la CEDEAO (TOLAC) :

Edition 2012 : Par équipe : 1e Sénégal ; 2e Nigeria ; 3e Niger

Edition 2015 : Par équipe : 1e Sénégal ; 2e Niger, 3e Nigeria

Edition 2016 : Par équipe : 1e Sénégal ; 2e Nigeria ; 3e Niger

Edition 2017 : Par équipe : 1e Sénégal ; 2e Niger, 3e Nigeria

La lutte, un patrimoine reconnu

Ce sport très populaire a fait l'objet de nombreuses études et recherches universitaires. Le laboratoire des littératures et civilisations africaines de l'IFAN s'est consacré depuis les années 1975, à la récolte et à la conservation des oeuvres du patrimoine oral : épopées, contes, chants, proverbes, nouvelles, chroniques historiques, généalogies, mythes de fondation de villages... un fonds audiovisuel important s'est constitué au gré des missions de chercheurs. C'est ainsi que des enregistrements de bakk,

« autolouange, auto-glorification » ont été recueillis dans les différentes aires culturelles du pays.

Des expositions lui ont été dédiées comme celle photographique au Musée Théodore Monod d'Art africain consacrée aux 'Icônes des arènes sénégalaises', de novembre 2014 à avril 2015. Si la documentation audiovisuelle et photographique est riche, il manque des éléments matériels (pagnes, gris-gris, et différents accessoires des lutteurs pour illustrer les expositions). C'est une des missions à laquelle doit s'atteler le Musée des Civilisations Noires, récemment ouvert à Dakar. Enfin, une arène nationale de 22000 places a été dédiée à ce sport à Pikine, dans la banlieue de Dakar pour accueillir les combats de lutte.

La lutte, un patrimoine en mutation

Aujourd'hui, les luttes, en particulier celle avec frappe, ont subi des évolutions perceptibles par :

- Une dimension magico-religieuse et rituelle plus visible dont les expressions reposent sur un Islam confrérique et maraboutique utilisant des gris-gris, de l'eau bénite (*saafara*) ou du lait utilisé comme potion ou lotion pour se purifier ou se prémunir des forces maléfiques ... Pour le combat, le marabout est l'intercesseur du lutteur auprès de Dieu ou des forces occultes par ses prières, ses pouvoirs sur le Coran ou sur les rites animistes. la première force du lutteur repose sur ses *khons*, viennent ensuite ses aptitudes physiques et techniques.
- Une apparition des nouvelles technologies (retransmissions radio-télévisées, réseaux sociaux) qui médiatisent les combats organisés dans les stades nationaux ou hors du continent africain (Paris Bercy, 8 juin 2013).
- Une théâtralisation des manifestations par des prestations des écuries de lutteurs arborant des survêtements aux couleurs de leurs sponsors et se livrant à une chorégraphie de figures ordonnées. Des images sont ainsi largement diffusées alimentant un engouement populaire et de fierté exacerbée.
- Une mondialisation

La lutte est donc une école de la vie où « l'on apprend les valeurs fondamentales de la société traditionnelle sénégalaise ». Cependant, il faut reconnaître et accepter que sa pratique a subi de nombreuses transformations et évolutions sous l'influence des religions, des cultures urbaines, de l'accroissement démographique, de l'apparition de nouvelles technologies, du développement des médias...

- **Islam A. Abdelkareim**, « Le stade municipal d'Alexandrie »

Le 25 novembre 1892, le baron français Pierre de Coubertin a pu réaliser son rêve de faire revivre les Jeux Olympiques après ses voyages pour convaincre tout le monde avec son idée. Ensuite, le Comité International Olympique a été fondé en 1894 pour organiser les premiers Jeux Olympiques de l'époque moderne qui devaient avoir lieu à Athènes en 1896. Mais une crise économique était sur le point de détruire le rêve, ou du moins de retarder et de déplacer les premiers Jeux Olympiques d'Athènes à Budapest. Pendant ce temps, le philanthrope grec-alexandrin George Averoff a sauvé la situation en finançant la restauration du Stade Panathénaïque. Par conséquent, ses bonnes actions ont été reconnues par une statue en marbre toujours érigée dans ce stade jusqu'à aujourd'hui.

L'acte excellent d'Averoff a motivé Pierre de Coubertin à franchir une nouvelle étape à Alexandrie, qui était la ville la plus riche du bassin de la mer Méditerranée et avec la plus grande communauté étrangère de Grecs. Ainsi, il a trouvé son chemin lorsqu'il a fait la connaissance d'Angelo Bolanaki, le Grec-alexandrin, un athlète issu de l'une des familles grecques fortunées d'Alexandrie. Bolanaki a été l'inspirateur de la construction du Stade Olympique à Alexandrie. Lorsqu'il a rencontré Pierre de Coubertin à Paris, il a commencé à organiser diverses compétitions sportives à Alexandrie et au Caire, mais son objectif principal était de préparer Alexandrie à accueillir les Jeux Olympiques. Pour réaliser cet objectif, il était nécessaire d'établir un comité olympique national et de construire un stade.

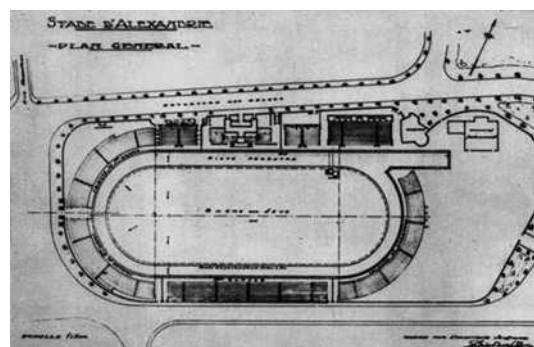
En 1909, Bolanaki a présenté une demande officielle à la municipalité d'Alexandrie pour allouer un terrain afin de construire un stade olympique pour accueillir les Jeux Olympiques de 1916. Les membres du conseil municipal ont encouragé cette idée car ils ont réalisé les énormes revenus que ce projet pourrait générer. Le principal obstacle était le coût élevé de financement de l'ensemble du projet, et le budget de la municipalité ne pouvait pas se le permettre. Par conséquent, ils ont décidé de créer un fonds dans lequel des contributions volontaires pouvaient être versées pour aider à construire le stade.

En 1910, Bolanaki a pu créer le Comité Olympique Égyptien, sous les auspices du khédivé Abbas II, présidé par le prince Omar Tousson, et Bolanaki est devenu le secrétaire du comité et membre du Comité International Olympique pour l'Égypte.

En avril 1914, Bolanaki a organisé une compétition olympique locale à Alexandrie pour le 20e anniversaire de la renaissance des Jeux Olympiques, en présence du khédivé Abbas II et de nombreuses personnalités. À cette occasion, sur le sol d'Alexandrie, le célèbre drapeau olympique, conçu par Pierre de Coubertin à Paris en 1913, a été hissé pour la première fois lors d'une compétition sportive dans le monde. Mais tous les rêves de Bolanaki ont été reportés en raison de la situation politique critique de l'Égypte pendant la Première Guerre mondiale, lorsque les Britanniques ont détrôné Abbas II et ont déclaré l'Égypte un sultanat.

En octobre 1918, Bolanaki a organisé une deuxième compétition olympique au Sporting Club à Alexandrie en présence du sultan Fouad I, convaincu par le prince Omar Tousson. Le résultat a été l'adoption par le sultan du projet de construction du stade et sa contribution de la somme de 3000 LE. Ensuite, toutes les personnalités ont commencé à contribuer, comme le prince Omar Tousson qui a contribué avec 2000 LE, Bolanaki avec 1000 LE et Constantine Chorieme avec 500 LE.

En 1921, les travaux de planification et de construction ont commencé sous la supervision de Bolanaki et de Valdmir Nicohosoff, chef du département de construction de la municipalité d'Alexandrie. En 1922, l'argent collecté n'était pas suffisant, donc la décision a été prise d'augmenter les ressources allouées au fonds grâce aux bénéfices nets de la loterie.



Plan du stade d'Alexandrie en 1929, avec la signature de Nicohosoff

Malgré ces obstacles, l'espoir d'accueillir les Jeux Africains persistait. Ce championnat olympique était prévu de se tenir en Algérie en 1925, mais il a été annulé suite à des pressions politiques. Ainsi, le rêve était d'organiser les Jeux Africains à Alexandrie en 1927. L'Égypte avait tout préparé pour concrétiser ce rêve, y compris les médailles, les épinglettes, les diplômes,

les timbres commémoratifs, etc., sauf le stade. Bolanaki a demandé au comité international de reporter les Jeux Africains à 1929 afin de terminer le stade et, sans substitution, ils ont accepté.

En 1929, le statut colonial en Afrique s'est senti menacé par la permission d'une union de la jeunesse africaine sous le nom de Sport, et



*Médaille d'or des Jeux Africains à
Alexandrie de 1929 (annulés)*

les pressions politiques ont abouti à l'annulation des Jeux Africains. Seuls deux pays, le Maroc espagnol et l'Éthiopie, ont pu envoyer leurs athlètes. Ainsi, l'événement majeur qui devait avoir lieu en avril 1929 en tant qu'événement d'inauguration du stade a été annulé, transformant la joie liée au stade et aux Jeux Africains en déception.

Le coût du stade a atteint plus de 130 000 LE. Le stade, avec une loge royale, a été conçu dans un style gréco-romain avec un remarquable arc romain représentant la Porte du Marathon et la façade principale du stade. La cabine royale avait un intérieur de style néo-renaissance avec une frise du symbole égyptien puis d'un croissant avec trois étoiles alternées avec "F", l'initiale du roi. Le stade pouvait accueillir 25 000 personnes.

Le roi Fuad I a inauguré le stade le 17 novembre 1929 dans une atmosphère de frustration générale. Ils ont organisé un événement spécial pour l'inauguration, un match de football entre l'équipe d'Alexandrie et l'équipe du Caire, suivi de démonstrations sportives et de délégations de toutes les fédérations sportives nationales ainsi que des délégations représentant le club sportif de l'armée et les écoles gouvernementales et privées étrangères d'Alexandrie, qui sont passées devant le roi. La cérémonie s'est terminée lorsque le roi a remis la Coupe à l'équipe d'Alexandrie.

Les journaux, après l'ouverture du stade, convainquaient leurs lecteurs en affirmant : de toute façon, Alexandrie possède maintenant le premier stade olympique en Afrique et il est bien meilleur que tous les stades en Europe, et c'est le principal avantage du rêve d'avoir un stade au cœur de

la ville. Après 22 ans d'efforts pour accueillir un événement sportif international, comme les Jeux olympiques de 1936 que l'Égypte a demandés officiellement, mais sous la pression des voix qui appellent à l'égyptianisation, Bolanaki a quitté le Comité égyptien et a été remplacé par un Égyptien autochtone au CIO. Ainsi, en 1951, sous le règne du roi Farouk, le stade a accueilli le premier championnat international, les premiers Jeux méditerranéens et en 1953, le stade a accueilli les premiers Jeux arabes.



Affiche officielle des Jeux Méditerranéens d'Alexandrie, 1951

Le stade représente un repère important à Alexandrie, il est donc prévu de créer le premier musée du sport en Égypte à l'intérieur de la tour médiévale qui a été intégrée dans les murs de l'enceinte. En 1927, lorsqu'ils ont commencé à planifier le stade, il aurait été facile de démolir cette tour pour achever la construction du stade, mais heureusement, Nicohosoff a constaté qu'il s'agissait d'une antiquité importante et qu'elle pouvait être intégrée à l'édifice pour témoigner de la façon dont on traitait les antiquités à cette époque.

D'autre part, un autre musée sera aménagé dans les espaces vides de la Porte du Marathon, là où se trouve la pierre fondatrice. Ce musée sera le musée du stade et retracera toute l'histoire de sa construction en exposant des médailles, des photos anciennes et des statues liées à la fondation du stade et aux événements les plus importants qui s'y sont déroulés, notamment l'inauguration royale, la visite du roi Victor Emmanuel III d'Italie en 1933, du monarque iranien Mohammad Reza Pahlavi en 1939 et les discours de l'ancien président égyptien Gamal Abdel-Nasser en 1962-66.

Enfin, le stade d'Alexandrie ne représente pas seulement un lieu de pratique sportive, mais c'est également un lieu chargé d'héritage et d'une grande histoire ayant joué un rôle politique, social et culturel important. Il mérite donc d'accueillir plus d'un musée.

- **Abdel Aziz Salah Salem**, « Le patrimoine sportif en Egypte »

Parmi les civilisations du monde antique il y en a peu dont les inscriptions archéologiques qui représentent le thème du sport. On trouve une grande variété de motifs sportifs en l'Egypte ancienne. Les inscriptions archéologiques et les sources historiques indiquent que l'Égypte possède un grand patrimoine sportif dans le monde.

Ces inscriptions archéologiques sur les murs des tombes et des temples en Egypte ainsi que les objets archéologiques préservés des musées confirmer que les Égyptiens ont pratiqué de nombreux sports comme la balle, la lutte, la natation, l'athlétisme, l'équitation, la chasse selon des lois et règles précises depuis l'époque pharaonique, et les égyptiens tiennent de sport comprennent toutes les compétitions du sport et de présenter les prix aux gagnants.

Les femmes et le sport

Les femmes pouvaient aussi se livrer à des jeux de balles et pouvaient lors de ce jeu se retrouvaient sur les épaules de leurs compagnes. Les anciens Egyptiens ont été les premiers initiateurs de ce sport. Les murs des tombes de Béni Hassan à Minieh reproduisent une jeune fille enjambant sa collègue, puis 3 ballons lancés à rythme rapide et successif. Les deux exercices suivants sont découpés en différentes phases, Il s'agit de pirouettes à deux, comme on les trouve encore au cirque à l'heure actuelle.



Jeux de ballons de la tombe du prince Khéti à Hani. Hassan, 11^e dynastie 2040-1991 av.n-è

Les jeunes filles s'adonnent à différents jeux de balles. Elles parviennent jusqu'à jouer avec trois balles, et l'une d'elles a atteint une telle adresse qu'elle est capable de jongler les bras croisés. Les deux groupes de danse ont leur pendant, à un endroit comparable, dans la tombe de Khéty (n° 17). On les trouve aussi une deuxième fois dans le troisième registre de la paroi nord. Dans la tombe de Bakti III uniquement apparaissent alors trois registres de jeux, parmi lesquels, tout en bas, des jeux tranquilles (jeu de dames et jeu de devinette). Les gravures se trouvant dans la tombe de

Khiroaf à l'ouest de Louxor montrent l'entraînement collectif à ce sport où des jeunes filles dansaient selon des formations organisées.

La danse est représentée dans ses quatre mouvements principaux. La deuxième est exécutée par un groupe de femmes, qui se trouve devant les porteurs d'offrandes ; elles exécutent la danse austère les bras levés en forme de losange, le mouvement se fait dans la même mesure, également accompagné par des battements de mains. La natation, était le sport favori des anciens Egyptiens qui nageaient dans le Nil. Les gravures montrent l'image d'une jeune fille nageant entre les fleurs de lotus. Une autre gravure représente un récipient en albâtre ayant la forme de jeune fille nageant dans le Nil.



*La gymnastique rythmique féminine au
Temple de la reine Hatchepsut à Karnak.
18^e dynastie, 1554-1306 av.n-è.*

Ces deux disciplines n'en formaient d'ailleurs qu'une seule. Sur un ostraca, un artiste a dessiné une danseuse effectuant gracieusement une figure acrobatique.

La lutte dans l'empire ancien

La lutte était répandue dans l'empire ancien. Les gravures sur les tombes de Ptah Hotep à Saqqarah, nous montrent ce jeu pratiqué par les enfants et les adolescents. La lutte date de la 5^{ème} dynastie. Le sport et le jeu sont compris comme un thème homogène et représentés ensemble. La tombe la plus ancienne réunit les scènes sportives dans la salle d'offrandes.

Le premier juge observant un combat de la lutte

Sur les scènes de lutte qui se déroulent sous la fenêtre d'apparition de Ramsès une trompette, qui sert sans doute à marquer le début des combats et à proclamer le vainqueur. Il mentionne la présence d'arbitres, « Les combats de lutte organisés pour la fête de la construction de la pyramide de Sahourê (Ve dynastie) nous montrent un juge observant scrupuleusement un combat : légèrement penché en avant, les mains sur

les cuisses, il se tient dans la position caractéristique de l'observateur compétent. En plus de sa fonction officielle, il ferait donc également office de héraut. Mais si la présence d'arbitres semble plaider pour l'existence de règles, nous ne savons pas grand-chose à leur sujet. »

La Lutte dans l'Empire moyen

Les plus célèbres sont celle de la tombe de Khéty, qui renferme 122 couples de lutteurs et celle de Bakhti III qui en montre 219, dessinés sur la paroi orientale de la sépulture aux côtés de soldats. Voici celle de la tombe de Bakhti III, tombe n°15.



La lutte dans l'empire Nouvel

Si le sport est proportionnellement surreprésenté à Béni Hasan, il continue d'exister dans les tombes privées du Nouvel Empire. À côté des motifs traditionnels comme la chasse et la pêche au harpon, qui sont les loisirs typiques conformes au statut social du grand seigneur, sont créées de nouvelles images.

La tradition s'est poursuivie par la suite sous le nouvel Empire, avec l'adjonction de nouveaux éléments. « Les lutteurs de Béni Hassan ne portent qu'une ceinture, ce qui permettrait d'avoir une certaine prise ; les lutteurs du Nouvel Empire, en revanche, portent en règle générale des pagnes.



*Scène de lutte retrouvée dans la tombe
d'Amine Mose n°9 - ouest Luxor. 19^e
dynastie, 1136-1186 av.n-e.*

Les anciens Égyptiens ont été pionniers dans ce sport qui formait les jeunes en vue de défendre leur pays. Les gravures découvertes sur la tombe de Kheir Waf, à l'Ouest de Louxor révèlent l'exercice de ce sport. Une autre gravure représente deux boxeurs jouant devant le Pharaon. Alors que le

gagnant paraît tout fier et heureux, le vaincu s'incline devant l'élite des spectateurs. La boxe est illustrée dans la tombe de *Mery Ra* et celle de *Ptah Hotep* à Saqqarah.

On retrouve également des dessins retraçant les origines de l'actuelle escrime. Les anciens Egyptiens lui ont assuré des masques de protection du visage. On retrouve ces dessins gravés sur le temple de la ville de Habou à proximité de Louxor et datant de l'époque du roi Ramsès III. Les deux joueurs tenaient des épées et portaient des masques presque identiques à ceux d'aujourd'hui.

Le Hockey

Les Egyptiens pratiquaient aussi un sport qui se rapproche du hockey sur gazon. Il est joué avec un bâton en branche de palmier et la balle est en fibre de Papyrus. Il se joue toujours à la campagne. C'est l'un des jeux qu'ont connu les anciens Egyptiens depuis des milliers d'années. C'est sur les tombes de Beni Hassan que se trouvent des dessins de joueurs attrapant une crosse courbée. Les anciens Egyptiens ont préconisé les règles de ce jeu.